

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/1 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.49702

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

quelques années après, cet ouvrage de Kantorowicz demeure, malgré le temps qui passe, un chef-d'œuvre.

Yves SASSIER, Paris

Karl-Heinz SPIESS (Hg.), *Medien der Kommunikation im Mittelalter*, Stuttgart (Franz Steiner) 2003, 323 p. (Beiträge zur Kommunikationsgeschichte, 15), ISBN 3-515-08034-1, EUR 33,00.

La conscience des développements, voire même des révolutions médiatiques contemporaines ne laisse pas indifférents les médiévistes. Depuis bien des années de nombreuses études ont été consacrées à la tension entre l'oral et l'écrit: ne citons que les travaux de Jack Goody et les recherches sur l'écrit pragmatique («pragmatische Schriftlichkeit») menées à Münster. Maintenant on découvre des nouvelles dimensions de la «médialité» et de la communication, comme celles qui font partie des «pratiques du cri au Moyen Âge»¹. L'attention portée au côté performatif des phénomènes en question exige en outre une nouvelle manière de voir les images ou même le corps comme porteurs de messages. Ce changement de perspective s'intègre dans une nouvelle histoire culturelle qui ne sert pas seulement, dans le cas de la «communication», à mieux comprendre les sociétés prémodernes, elle contribue en outre aux tentatives de préciser ou de corriger certains travaux non-spécialisés qui, parfois, n'utilisent le monde médiéval qu'en tant que cliché négatif à partir duquel le monde moderne se serait développé. Ne citons que les travaux pionniers de Werner Faulstich², très riches sur le plan méthodologique, mais également loin d'une vraie compréhension du monde médiéval.

Avec les notions de «médias» et «communication», la présente collection s'engage donc à étudier des phénomènes problématiques. La mise au point introductive de Volker DEPKAT (p. 9–48), qui compare les positions de Jürgen Habermas et de Niklas Luhmann, sert de point d'appui solide. Depkat met en relief les différences axiomatiques des deux approches, dont l'une se concentre sur les acteurs, tandis que la pensée de Luhmann s'intéresse avant tout au «système». Il favorise l'approche «systémique» de W. Faulstich comme fondement pour une histoire des médias et de la communication (excluant ainsi les «médias de réglage»), tout en indiquant des aspects à compléter et à préciser dans l'application à l'époque médiévale. Christina GANSEL (p. 49–62) regarde de plus près le modèle de Faulstich, qui distingue différentes catégories de médias, des médias «primaires» aux médias «quartaires», en fonction du niveau technologique nécessaire à la production ou à la réception d'un message. Elle identifie une rupture autour de l'an 1500 – avant, la communication aurait été dominé par les «médias primaires», produits par le corps humain sans nécessité d'utiliser une technologie élaborée. Les réflexions suivantes sur les capacités des médias partent d'une perspective moderne qui se focalise en premier lieu sur les processus d'institutionnalisation à l'intérieur de systèmes médiatiques particuliers.

Dans la suite on aborde des exemples concrets dans un ordre qui reflète le système théorique en ce qu'il reprend d'abord des phénomènes liés au corps humain et donc les «médias primaires». Hedwig RÖCKELEIN (p. 83–104) analyse la communication non-verbale dans le cadre des translations de reliques dans le haut Moyen Âge. Non seulement le corps du saint fonctionne comme médiateur du salut, mais dans le rituel qui entoure la situation liminale du transfert, les corps des spectateurs et le paysage sonore font partie d'un cadre performa-

1 Didier LETT, Nicholas OFFENSTADT (éd.), *Haro! Noël! Oyé! Pratiques du cri au Moyen Âge*, Paris 2003.

2 Werner FAULSTICH, *Die Geschichte der Medien*. 5 vol., Göttingen 1996–2004; Id., *Mediengeschichte*. 2 vol., Göttingen 2006.

tif. L'efficacité performative de la communication réapparaît dans les réflexions de Doris RUHE (p. 63–82) sur le rôle du conseil dans la littérature française du XII^e au XIV^e siècle. Ruhe constate un double décalage: d'un idéal qui vise à produire un consensus entre le prince et ses vassaux à la connaissance d'une sagesse absolue et d'une pratique orale du conseil vers un savoir fixé par l'écrit en forme de livre (cf. le »Livre de Sydrac« ou le »Secré des Secrez«). Le transfert médiatique ne remplace pourtant pas la personne du conseiller, qui peut devenir l'expert nécessaire à l'interprétation des sagesse écrites (p. 74).

Suivent plusieurs contributions sur les »médiats secondaires« qui nécessitent des moyens technologiques dans la production de l'information. Ulrich MÜLLER (p. 105–137) s'interroge sur les possibilités de reconstruire la dimension sémiologique d'objets archéologiques. Les cinq bassins de bronze qu'il analyse résistent toutefois à une interprétation définitive: sur le plan fonctionnel ils ont probablement servi à se laver les mains dans des contextes ritualisés, mais leurs programmes iconographiques, des séries de vertus et vices personnifiés, restent problématiques. Les images sous différentes formes sont au centre des textes suivants sur l'héraldique (Ludwig BIEWER, p. 139–154), les images »parlantes« (Klaus KRÜGER, p. 155–204) et les fresques profanes comme expression de l'identité nobiliaire (Robert FAJEN, p. 205–235). Biewer présente les armoiries comme un moyen international de communication (avant tout nobiliaire), qui n'a cependant pas fonctionné de façon »neutre«, grâce à sa dimension représentative qui visait à la domination. En témoignent les conflits autour des armes, comme l'exemple des écus français enlevés et détruits par des chevaliers anglais pendant leur voyage de Prusse à Königsberg. Cette pratique nécessite un savoir culturel – savoir qui était également nécessaire à la lecture des images, malgré les récits miraculeux du bas Moyen Âge sur des tableaux »parlants«: K. Krüger analyse le discours plurivoque qui s'est développé autour de l'art et la capacité de l'artiste d'exprimer des messages précis à travers l'image. Même dans l'art réaliste (ou plutôt vériste) du *quattro-* et *cinquecento* italien, la rhétorique des gestes ne pouvait acquérir le statut d'une langue indépendante. L'écrit³ devait donc concrétiser et clarifier les messages auxquels l'image elle-même ne pouvait que faire allusion, malgré les expressions affectives qui renvoient le spectateur à l'indicible. La relation complexe entre image et texte réapparaît dans les fresques analysées par Fajen, qui ne seraient compréhensibles qu'avec la »grille sémiotique« fournie par un texte précis et son contexte politique. Dans son »Livre du chevalier errant« le marquis Thomas III de Saluces aurait représenté (en l'immortalisant) le déclin de son propre pouvoir. Son fils illégitime, Valeran de Manta, pouvait ensuite se servir de ce modèle afin de styliser sa situation précaire sur un mode mélancolique. Dans les fresques qu'il a commandées pour son château de Manta, certains motifs topiques (fontaine de jeunesse, les preux et preuses) acquièrent donc un sens individualisé – l'indice le plus frappant en est le portrait de Valeran dans le cycle.

L'ensemble de ces études témoigne de la nécessité d'une analyse »intermédiatiale«, comme l'exprime Nikolaus HENKEL dans sa contribution sur le drame et les représentations théâtrales (p. 237–263). Entre le texte écrit, des plans de scène et le cadre architectural, Henkel montre l'entrecroisement de plusieurs dimensions médiatiques dans la performance d'un drame. Le rituel liturgique comme les grands jeux théâtraux intègrent et les acteurs et les spectateurs et confèrent au phénomène du jeu une complexité performative qui va jusqu'à inclure le chant, la musique, le mouvement et la danse. La pluridimensionnalité de la communication caractérise aussi les lettres (Jürgen HEROLD, p. 265–287). Les bases rhétoriques de la forme épistolaire renvoient au côté performatif de la communication qui trouve son expression symbolique dans la relation entre lettre et message⁴. Au seuil du XIV^e siècle une rupture va

3 Cf. aussi Meyer SCHAPIRO, *Les Mots et les Images. Sémiotique du langage visuel*, Paris 2000 (orig. 1973).

4 Cf. par ex. les contributions dans Horst WENZEL (éd.), *Gespräche – Boten – Briefe. Körpergedächtnis und Schriftgedächtnis im Mittelalter*, Berlin 1997.

de pair avec l'apparition d'une nouvelle forme de la »lettre close« qui entraîne certaines modifications de la structure de l'écrit. Plusieurs exemples de l'utilisation de lettres dans des contextes diplomatiques montrent l'interdépendance étroite entre la communication écrite et orale. Tandis que les réflexions de Herold possèdent un caractère introductif, la contribution de Falk EISERMANN (p. 289–320) mène directement au cœur de la discussion sur la »révolution médiatique« des années autour de 1500. À partir de trois cas (le conflit de succession dans l'archevêché de Mayence en 1461–1463, les »Landfrieden« promulgués dans l'Empire entre 1471 et 1500 et la tentative échouée de convoquer un nouveau concile à Bâle en 1482) il montre comment l'invention d'une nouvelle technique médiatique, les tracts imprimés, n'implique pas nécessairement une rupture au niveau des stratégies communicatives. Retenons l'exemple de Mayence: dans ce conflit les deux prétendants ne mobilisent pas seulement la nouvelle technique à différents degrés, ils ne laissent de plus imprimer que rarement des traités polémiques: des diplômes et bulles papales soutiennent leurs prétentions respectives. Par ailleurs, ils emploient le même imprimeur ... La nouvelle technique n'entraîne donc pas autant une rupture médiatique, mais les anciennes traditions de l'utilisation de l'écrit sont transférées sur un nouvel support qui n'emporte pas le jeu subitement. Ainsi nous disposons de plus de 40 000 diplômes, mandats et lettres sortis de la chancellerie de l'empereur Frédéric III, auxquels se n'ajoutent que 46 documents imprimés sous son nom – documents qui ne s'adressent qu'à un cercle restreint de destinataires. Le recours à l'imprimé dépendait surtout de l'existence pratique d'une officine. Selon Eisermann, qui préfère la conception d'une »évolution médiatique«, cet emploi se faisait d'une manière plus hésitante que la notion de la »révolution médiatique« ne voudrait nous le faire croire.

Bien au-delà de la visée concrète de son sujet, cette dernière contribution nous rappelle les limites des modèles de différents types de médias avec différents degrés de complexité: on peut compter l'écriture (manuscrite et imprimée) parmi les médias dits »secondaires«, dont la production nécessite des moyens techniques. Le niveau technique élevé de l'imprimé ne représente qu'une différence graduelle à l'intérieur de la même catégorie – ainsi on ne pourra qu'imparfaitement saisir les ruptures profondes, s'il y en a eu, entre les mondes médiatiques du Moyen Âge et ceux de l'époque moderne. Ceci semble d'autant plus important que l'enjeu de l'analyse ne consiste pas seulement à saisir et interpréter le développement technologique, mais aussi le contexte mental, qui semble déterminer l'utilisation des médias disponibles.

L'idée d'une évolution linéaire vers des systèmes médiatiques de plus en plus complexes risque de méconnaître la complexité propre au monde médiéval, dont l'apparente simplicité et la prépondérance des »médias primaires« est trompeuse. Faulstich a introduit la notion fertile de »l'homme-média« qui mériterait d'être exploitée plus intensément. L'ouvrage montre bien que la communication par l'écrit exigeait souvent un lien symbolique avec l'homme et sa corporalité afin d'authentifier le message transporté – qu'on pense aux messagers qui s'identifient par l'écrit, mais transmettent leur message en le récitant, ou à la conclusion d'un contrat politique par la rencontre personnelle de deux princes. Les différents médias, la voix, l'image, le geste et l'écrit, ne se distinguent pas seulement par leur capacité à transmettre des informations. Ils varient aussi dans l'intensité et le symbolisme du contact qu'ils établissent entre les individus communicants (rappelons-nous le double sens de l'expression à l'époque) – une dimension importante pour la communication et la confiance qu'elle peut inspirer. Le présent volume ouvre une multitude de pistes à poursuivre dans ce champ thématique et il a donc bien mérité un grand nombre de lecteurs qui approfondiront notre savoir dans ce domaine.

Klaus OSCEMA, Berne